

Les Cahiers de l'Atelier - N°12
Mars 2000

Nous avançons car « Plus est en nous ! »

C'est reparti ! Après une interruption due tant à des raisons techniques qu'à une surcharge de travail, revoici les Cahiers de l'Atelier. Dans ce numéro, vous trouverez le texte de l'exposé d'Edouard Boné s.j. : *Dieu, hypothèse inutile ?*

C'est tout l'Atelier qui repart de plus belle. Car, plus que jamais, notre projet initial montre son actualité. Oui, le personnalisme apparaît plus encore qu'il y a près de cinq ans, quand l'Atelier de l'Humanisme était porté sur les fonds baptismaux, comme *un humanisme de demain*. Aujourd'hui, un retour du personnalisme se dessine. Le 2 janvier dernier, *France 2* lui consacrait une heure d'émission, sous le titre *2000 ans de christianisme, qu'en est-il de la personne ?* D'autres signes de ce renouveau se dessinent. Des colloques s'organisent sur l'humanisme. On reparle de la fraternité (Jacques Attali). Des réseaux s'organisent sur Internet et des groupes se constituent, comme *Intuitu Personae* en France. Des livres paraissent aussi, par ex. tout dernièrement celui de S. Tzitzis – *Qu'est-ce que la personne ?* (édition A. Colin).

Et nous, nous continuons à poser nos propres jalons, avec vous. Sortira de presse ces jours prochains le livre de Vincent Triest, co-animateur de l'Atelier : *Plus est en l'homme – le personnalisme vécu comme humanisme radical* (édition P.I.E-Peter Lang). Retenez déjà, au moins provisoirement, la date du 26 avril prochain. Ce soir-là, cet ouvrage de réactualisation du personnalisme sera présenté lors d'une manifestation de l'Atelier qui comprendra une table ronde sur l'avenir de l'humanisme au 21^e siècle, avec plusieurs personnalités provenant de différents horizons. Nous souhaitons, en effet, ouvrir très largement notre cercle, fidèles à notre ligne qui consiste à promouvoir le personnalisme en conjuguant *authenticité et ouverture*. Dans cet esprit, nous envisageons encore de franchir une nouvelle étape en créant un Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste (C.A.P.P.), plateforme de réflexion et d'action. Nous vous en reparlerons.

Bernard MANGELINCKX, Président

❖ Invitation ❖

Mardi 14 mars 2000

A 20 H 15

Aud. Socrate 011 - Fac. de Psychologie, Place du Cardinal Mercier, Louvain-la-Neuve

Conférence-débat

La question de l'euthanasie

par **LEON CASSIERS**
Professeur émérite à l'UCL
Ancien président du
Comité national d'éthique

P.A.F. : 100 F
(membres de l'ARC :
gratuit)

Dieu, hypothèse inutile ?
Atelier-débat du 25 janvier 2000

Exposé d'Edouard Boné, s.j.
Professeur émérite de l'U.C.L., ancien recteur des F.N.D.P.

Il s'appelait Pierre-Simon, marquis de Laplace. Il était ministre de l'Intérieur sous l'Empire, celui de Napoléon Bonaparte. C'était un grand savant, un physicien, le continuateur de Newton dans l'application de la loi de la gravitation universelle à l'étude des mouvements du système solaire. La mairie de Paris a même donné son nom à une rue - la rue Laplace, derrière le Panthéon ! Entre autres travaux scientifiques de qualité, le Marquis de Laplace a écrit un *traité de mécanique céleste* et une *Exposition du système du Monde*. Un jour il est allé offrir ces oeuvres à Napoléon, et les lui a sobrement commentées. L'empereur écoutait poliment, sans trop comprendre sans doute la savante cosmogonie que lui expliquait son ministre. Pour ne pas le décevoir et feindre du moins d'y trouver quelque intérêt, Napoléon s'enhardit à dire : "Intéressante votre construction du monde..., mais où mettez-vous Dieu dans tout cela ?" - "Sire, lui fut-il répondu, c'est une hypothèse inutile!".

C'est là que j'ai été chercher le titre du petit ouvrage que le directeur des Editions Racine m'invitait à écrire. "*Dieu - hypothèse inutile ?*", et dont il me revient de vous commenter ce soir brièvement la teneur et l'argument.

Le réel autour de nous, le monde de la matière et de la vie, et celui de la conscience sont, aujourd'hui plus que jamais, susceptibles d'une double lecture. Depuis toujours, sous tous les climats, dans toutes les cultures, l'intuition spontanée, la mentalité religieuse, les épopées d'origine, les mythes et les écrits révélés y ont cru reconnaître l'oeuvre d'un créateur. Faut-il évoquer le psaume 8 : "Quand je vois les cieux, oeuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu y as fixées, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer,... Seigneur, notre Dieu, ton nom est magnifique par toute la terre!"

Foi et science

Mais la recherche scientifique et le progressif décodage des lois de la nature proposent une autre lecture, chaque jour plus précise et plus explicite. Ces deux lectures, religieuse et scientifique, sont-elles exclusives l'une de l'autre comme si, hypothèse inutile, Dieu n'avait rien à faire en tout cela ? Sommes-nous au contraire en face de deux approches compatibles et même complémentaires ?

Il s'agit finalement du vieil affrontement science - foi, graduellement suscité vers la fin du Moyen-âge et formalisé avec la Renaissance et le siècle des Lumières, mais réactualisé et devenu particulièrement aigu pour notre monde moderne, au gré des conquêtes scientifiques et des performances technologiques du XXe siècle et des perspectives qui s'ouvrent devant nous pour ce prochain millénaire.

Foi et science ? Etrange accouplement de concepts en vérité. Voyez plutôt. Science ? mais nous voilà d'emblée projetés dans l'univers fascinant de la recherche relative à la matière et à la vie. De l'atome à la bactérie, à l'infinie complexité du génome humain, au cerveau électronique, au rayon laser, aux profondeurs sidérales et celles de l'anti-matière. Pour parcourir cet univers, nous aurions à arpenter les galeries de nos grands musées d'histoire naturelle de Londres, Paris ou New-York, nous laissant dériver à travers quatre milliards d'années d'histoire de la vie, au gré des chatoyantes inventions et émergences qui en jalonnent l'éblouissant cortège, des récifs coralliaires aux prairies

d'anémones multicolore, du monde surprenant des insectes à celui des grands reptiles du Secondaire, ou plus proche de nous, au foisonnement des mammifères, spécialisés à l'infini, au gré des niches écologiques si diversifiées de la planète.

Science ? Il y aurait à pénétrer dans le silence de nos laboratoires modernes, à y épier nos chercheurs derrière leurs microscopes, leurs potentiomètres, leurs centrifugeuses et leur spectrophotomètres. Il faudrait visiter les grands observatoires, du Mont Palomar et du Pic du Midi, suivre le cortège des grandes nébuleuses, reconnaître le mystère des quasars et celui des trous noirs. Ou encore, nous aventurer sur les chantiers du Cap Kennedy ou la base de Kourou, lors du lancement d'un Orbiter ou d'une fusée Ariane; nous faufiler dans les laboratoires de Gif-sur-Yvette ou ceux de Bethesda, engagés dans l'ambitieux projet de décodage du génome humain. Science ? Il y aurait à relire Newton, Claude Bernard, Einstein, Freud, François Jacob et Prigogine...

La foi au risque de la science ? Mais par la foi, nous entrons dans un univers bien différent. Ne faut-il pas ici laisser nos blouses blanches et nos télescopes, nos réactifs et nos compteurs Geiger ? Le décor spontané évoque davantage le cloître de Vézelay ou la nef de Notre-Dame, ou cet oratoire des petites Soeurs de Jésus visité lors d'un récent voyage dans une favelle de Rio de Janeiro. A moins que vous ne préféreriez la plage déserte, dans le bruissement de la mer et le scintillement des noctiluques sous le ciel étoilé de juillet. Vous avez refermé les grandes revues scientifiques et les encyclopédies savantes : le tout petit livre ouvert sur vos genoux est l'Evangile de Jésus-Christ ou quelque chapitre de l'Exode. Vous avez peut-être même laissé ces Ecritures, sentant que l'Esprit vous parlait au coeur. Science et foi : l'insolite couplage ! Comment le justifier et comment vivre le risque de leur affrontement. Dieu serait-il décidément l'hypothèse inutile ?

L'homme est chercheur

A vrai dire, la question n'est pas neuve. Depuis toujours l'homme est chercheur, depuis toujours il s'est posé des questions sur l'origine du monde et de la vie, sur le soleil et la pluie, sur les raisons de l'étrange alternance du jour et de la nuit, et celle des saisons, sur le mystère de la naissance, la cause des maladies, le pourquoi de la souffrance et ce qui advient après la mort... Dans l'épopée de Gilgamesh déjà, trois millénaires avant notre ère, le héros s'interroge : Enkidu, son ami, son petit frère, la panthère du désert, avec lequel il a gravi les montagnes et exterminé Khumbaba, celui qu'il chérissait est maintenant saisi d'un étrange sommeil. Il s'est assombri, n'entend plus; son coeur ne bat plus; le voilà devenu semblable à de la boue... Et Gilgamesh demande : "Aurai-je à me coucher un jour, moi aussi, pour ne plus me relever?"

Depuis toujours - dès lors du moins qu'une étincelle d'intelligence s'est allumée dans le cerveau du primate humain, cet animal raisonnable que nous sommes, il a vu naître en son coeur d'innombrables questions; il voulait comprendre; il lui a fallu répondre. Nos vieilles traditions bibliques parlent d'un arbre de la connaissance planté au milieu de l'Eden : il nous est dit qu'il éveilla l'intérêt, voire la convoitise des tout premiers habitants du jardin!

Depuis toujours, en quête d'explication et d'intelligence du réel autour de lui, l'homme est chercheur. Dès l'origine en un sens, le primitif se fait philosophe et théologien : il ne se laisse pas envahir par la seule réalité toute proche du pain et du vêtement, de la maladie et de la santé. Il observe, forge ses mythes et ses légendes, risque des expériences, imagine des hypothèses, construit des théories. Depuis toujours, besoin de religiosité et passion de comprendre coexistent au cœur des humains et s'efforcent de faire bon ménage... Mais le XVII^e siècle ouvre une phase dans l'histoire de ce traditionnel affrontement. Il voit l'éclosion d'un monde nouveau : Erasme, Copernic, Colomb, Luther ; la Renaissance, la Réforme et la découverte des Amériques, l'éveil de l'intelligence scientifique surtout, et cet énorme défi lancé à l'Eglise de ne pas se replier frileusement sur elle-même, mais de s'ouvrir aux dimensions soudainement éclatées du petit univers familial et des conceptions trop naïves de jadis.

Le monde chrétien du Moyen-âge comportait un système de représentations s'apparaissant à lui-même complet et intangible; l'avènement de la science moderne conteste d'emblée cette unité. Il dissocie la vieille synthèse qu'on avait cru définitive, édifiée par des millénaires de sagesse humaine et quinze siècles de théologie chrétienne. Dès le départ, la science nouvelle se constitue à part de la théologie et va devenir constitutive d'une région autonome de l'expérience. A beaucoup de nos contemporains, elle va même bientôt apparaître comme la seule source valide de connaissance. N'a plus de valeur à leurs yeux, du moins le pensent et le prétendent-ils, que ce qui relève de la science, porte son label et peut se traduire en formule chimique ou mathématique.

Quatre explications

Il serait hors de propos de rappeler ici les conditions, heurs et malheurs, et l'histoire de cet affrontement de la science et de la foi à travers quatre siècles d'éveil de la modernité. *Dieu, hypothèse inutile ?* Je préfère me situer d'emblée dans le contexte présent, et essayer de comprendre les raisons qui invitent dans notre monde de l'an 2000 certains de nos contemporains à se poser la question *Dieu, hypothèse inutile*. D'où leur vient ce lancinant soupçon d'athéisme ? Car il leur fait mal souvent, et ce n'est pas de gaieté de cœur qu'ils le formulent, mais par souci de loyauté, dans un louable refus de la seule foi du charbonnier, qu'à juste titre ils estiment indigne d'une intelligence éclairée et adulte.

Pour faire simple, et au risque d'être un brin caricatural, je proposerais quatre chefs d'explication de l'hésitation ou de l'inquiétude qui s'exprime dans la question sur l'utilité de l'hypothèse Dieu.

1. Il y a d'abord l'attitude radicale de ceux qui éliminent simplement le problème, comme dépourvu de sens. Ils n'éprouvent même pas le besoin de "réfuter" des énonciations estimées fausses, concernant Dieu, le transcendant et le surnaturel. La question est pour eux rigoureusement insignifiante - proprement un "non-sens". C'est la position des néopositivistes. Pour eux ces catégories de Dieu et du transcendant ne font simplement pas partie du champ conceptuel de la connaissance scientifique - ce qui en soit n'est pas faux. Mais comme la science constitue pour eux l'instrument suprême voire exclusif de toute connaissance, et satisfait toute exigence de savoir, ils ne reconnaissent que valeur émotionnelle au discours métaphysique et religieux, et lui refusent toute signification et valeur dans une intention proprement cognitive. On en vient à prétendre expliquer scientifiquement l'origine même de l'idée de Dieu - résultat du désir, du besoin, objet illusoire de la nostalgie au cœur de l'homme. Dès lors, il ne s'agit même pas d'une

hypothèse inutile, mais d'un spécieux mirage, suscité par les exigences existentielles de notre intériorité.

Nous pourrions sans doute nous rassurer en estimant que cette position radicale ne concerne qu'une minime aristocratie de la pensée, séduite par de spécieuses exigences épistémologiques. En réalité cette mentalité néopositiviste atteint de larges couches de notre société moderne - moins les vrais scientifiques chevronnés et les chercheurs de profession, mais l'homme-de-lair lecteur de magazines à grand tirage. Ceux-là - les chercheurs - savent en général le caractère réducteur obligé de leurs méthodes d'investigation; ils mettent délibérément entre parenthèse les facteurs étrangers à l'expérience et font au nom même de leur déontologie abstraction du transcendant. Ce sont les impératifs même de leur recherche et la valeur de son objectivité. Mais à force d'entendre pratiquer l'intention d'abstraction dans le discours scientifique, les profanes risquent parfois de la transformer en prétention de négation de ce transcendant, et de ne plus reconnaître comme vrai que ce qui est démontré scientifiquement.

2. *Dieu, hypothèse inutile ?* - D'aucuns en viennent à le penser pour une toute autre raison. C'est qu'en effet, la science depuis la Renaissance, mais à vitesse exponentielle en notre XX^e siècle, a su décoder bien des ressorts de notre Univers. Pour comprendre le monde, son origine et son fonctionnement, pendant des siècles, sinon des millénaires, nous n'avions que nos philosophies, nos mythes, nos légendes, nos épopées, nos écritures sacrées, éventuellement détournées de leur intention poétique, morale ou religieuse, et abusivement lues, faute de mieux, comme récit explicatif de sa naissance et de son devenir. Physique, chimie, biologie, psychologie expliquent aujourd'hui bien des "mystères" de jadis, et notre génération voit s'élargir chaque jour davantage le champ de nos investigations et de nos conquêtes scientifiques. L'explosion du savoir a lieu sous notre regard, la grande presse et la télévision nous en révèlent tous les soirs de nouvelles et fascinantes facettes. Quelques exemples suffisent à évoquer l'importance et la diversité de ces acquis.

Pour expliquer la naissance et le devenir physique de l'Univers, nous ne recourons plus aujourd'hui au livre de la Genèse. Newton, Képler, et plus récemment, Hoyle et Bondi, et Georges Lemaître et cent autres, ont suggéré, proposé, affiné un échaffaudage de théories : Big Bang, atome primitif, nébuleuses primitives, expansion, nous commençons à voir un peu clair dans ce monde prodigieux de l'astrophysique et de la mécanique céleste. Nous remontons quinze milliards d'années jusqu'à l'instant où les événements échappent aux lois de la physique actuelle, ces infranchissables 10 exposant mois 43 secondes après le Big Bang initial, le moment précis où l'univers tout entier n'avait pas la taille d'une tête d'épingle !

Nous faisons l'inventaire des quarks, des photons et des neutrinos sur lesquels agissent depuis toujours des forces nucléaires, électromagnétiques et gravitationnelles, partout les mêmes à travers les millions d'années-lumière, et qui n'ont pas changé d'un iota depuis leur mise à feu au temps zéro du monde.

Sur l'histoire de la vie, la virtuelle unanimité du monde scientifique admet présentement le fait de l'évolution et l'extension de la théorie à l'apparition de l'homme. Si des désaccords subsistent sur deux points non négligeables (le détail des reconstructions phylétiques et la nature des mécanismes susceptibles de rendre adéquatement compte de la transformation), le consensus est généralisé parmi les spécialistes : "Rien n'autorise aujourd'hui à affirmer que la compréhension que nous élaborons du vivant, de son origine et de son histoire puisse échapper, à court ou à moyen terme, à la pensée évolutionniste héritée de Darwin."

L'origine de la vie elle-même commence à être décodée: méthane, ammoniac, hydrogène, vapeur d'eau, gaz carbonique - les ingrédients de l'atmosphère d'une planète primitive, rayons ultraviolets, éclairs magnétiques... Cela a dû permettre la synthèse spontanée d'acides aminés, et on l'a pu de fait reproduire en laboratoire. Enchaînez ces acides par centaines, vous aurez des protéines, demain l'ADN, et après-demain une cellule vivante, pense l'homme de la rue, qui a comme l'impression que c'est lui qui aurait pu le réussir dans son arrière-cuisine.

L'organe le plus noble lui-même, condition et instrument de toute notre activité mentale et psychique est progressivement, lui aussi, décodé. Sa complexité ne pouvait échapper à notre investigation. Longtemps considéré en Occident comme le siège de l'âme et de la pensée, cet organe quasi-sacré révèle progressivement ses secrets. Quatre milliards de neurones ou davantage, dont les précurseurs chez le nouveau-né se multiplient à la vitesse de 30.000 par minute; un réseau de 100.000 milliards de synapses dont on ignore encore largement les mécanismes de mise en place, mais dont on sait du moins que l'influx nerveux y circule à la faveur d'inversions de potentiel effectuées en quelques milli-secondes. Des vésicules bourrées de substances chimiques particulières éclatent dans les boutons synaptiques, libérant des neuromédiateurs, et l'influx nerveux passe d'un neurone à l'autre. Certaines de ces substances sont maintenant isolées; on commence à comprendre et à traiter les maladies qu'elles contrôlent : chorée de Huntington, Parkinson, schizophrénie... On étudie aujourd'hui ce qu'on a appelé "la matière de l'esprit", et il n'est pas douteux que graduellement le câblage de ce plus puissant des ordinateurs et le chimisme de cette stupéfiante usine, pièce maîtresse de notre spécificité humaine et de son comportement, ne soient progressivement décodés.

De ce que nous puissions ainsi expliquer beaucoup de choses dans notre monde, d'aucuns en viennent à se poser, un peu rapidement peut-être, la question : Dieu ne serait-il pas une hypothèse désormais inutile ? C'est bien entendu une lourde méprise. Mais c'est comme cela ! Avant l'avènement de la science, en quête d'intelligence et d'explication du monde, nous avons souvent recouru aux traditions orales, aux épopées d'origine, dans le monde judéo-chrétien à nos écritures saintes. Les générations passées ont lu la Bible, en particulier la Genèse, l'oeuvre des Six-jours, comme une histoire naturelle, et ce en dépit du titre parfaitement libellé au dos de l'ouvrage dès le catéchisme d'école primaire : *Histoire sainte* ! Au lieu d'y découvrir un message religieux, elles ont erronément abordé le livre plus ou moins comme un ouvrage descriptif et explicatif de l'origine et du devenir empirique de l'Univers. On le prenait au pied de la lettre, prétendant y trouver réponse aux questions : quand?, comment ?, qui en réalité lui sont étrangères, et relèvent de la rationalité scientifique.

Il y eut bien sans doute quelques esprits plus lucides et davantage clairvoyants qui ont très tôt compris le vrai sens du livre de la Genèse, et perçu la distinction à faire entre message religieux et présentation imagée ou mythique. Tel le cardinal Baronius qui, vers la fin du XVI^e siècle, remarquait que la Bible est bien une "histoire sainte" et non pas une histoire au sens moderne du mot, et moins encore une histoire naturelle. La Bible ne nous dit pas, précisait-il, comment tourne le ciel (ce serait de l'astrophysique), mais comment on y entre (message religieux); de quoi est faite la terre (c'est l'objet de la géologie), mais comment il y faut vivre; d'où vient l'homme (la réponse est à l'embryologie), mais plutôt où il va ! Admirable intelligence du sens vrai de nos Ecritures et de la vérité religieuse dont elles sont porteuses.

Dieu, hypothèse inutile donc, oui, s'il s'agit de rendre compte des causes secondes, du comment, de l'enchaînement des circonstances, des facteurs physico-chimiques du devenir du monde. Cela, c'est le rôle de la recherche scientifique et elle l'assume de mieux en mieux, avec une compétence digne de tous les éloges. Mais ayant expliqué le comment de l'univers et des choses qui le composent, le comment de la vie et l'histoire de l'évolution, la science ne dit rien sur le pourquoi; les questions de sens lui échappent. Elle s'attache à un monde de déterminismes et de légalité, objet d'analyse et de prévision. Elle demeure muette sur les pourquoi, les causes premières (D'où vient le premier atome de carbone ? et la poule avant l'oeuf qui donnera une autre poule...?) Leibnitz déjà demandait : "Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?" Pourquoi y a-t-il des lois dans la nature, plutôt que pas de lois et le chaos absolu ? Pourquoi cette loi de complexité ? Pourquoi la souffrance ? Y a-t-il une intention dans le monde ? quel est le sens et l'avenir de l'aventure humaine ? La science ignore - et doit ignorer l'univers de la vie morale, des rapports interpersonnels et celui des sentiments, de la destinée. Elle ne répond pas à la question angoissée : Quoi, après la mort ? Elle prétend reconnaître les régularités de la nature, mais se refuse à comprendre les irrégularités de l'histoire...

3. Dieu, hypothèse inutile ? - Il est un troisième domaine encore où le soupçon de l'inutilité gagne l'homme contemporain : de celui de la performance chaque jour décuplée de nos technosciences, et de leur prétention prométhéenne à résoudre sinon aujourd'hui, demain du moins, toutes nos questions. Face aux besoins les plus divers qui jadis orientaient spontanément vers Dieu notre précarité, l'ingéniosité et l'industrie humaines proposent aujourd'hui leur capacité transformante en médecine, en science appliquée, en agronomie, en économie, jusqu'en matière de psychologie et de comportement : partout la fatalité recule. Non seulement l'hypothèse Dieu est-elle désormais superflue pour expliquer rationnellement le monde, mais - attaque plus sournoise et plus radicale - le recours à Dieu devient, dans l'ordre de l'action, graduellement inutile voire désuet. Dieu pourrait donc être décidément congédié.

On priaît jadis pour la pluie et pour le soleil, pour la santé des étables et celle de nos malades. Saint Blaise était invoqué pour les maux de gorge et saint Eustache pour les maux de ventre! Les anciens se souviennent de processions des Rogations parcourant nos villages et leurs terres agricoles au sortir de l'hiver, et de cierges allumés lors de nuits d'orage. . Aujourd'hui les antibiotiques ont aisément raison d'une pneumonie à virus. Le programme Généthon, dans ses 4000 m2 de laboratoire à Evry-sur-Seine se promet d'identifier bientôt les gènes responsables des quarante formes diverses de myopathie. Les ingénieurs agronomes redressent le cours des fleuves, font fleurir les déserts, y sèment le riz miracle. Les généticiens nous exhibent des porcs et des vaches transgéniques, du maïs et du soja transformés; on fabrique des "souris humaines", des moutons clonés, des huîtres dopées, des saumons obèses et des carpes manipulées, en attendant les poulets à quatre cuisses! Science et technologie deviennent vraiment particulièrement performantes. "Ce qui ne peut être encore obtenu aujourd'hui, le sera demain" : telle est à peine caricaturée la conviction implicite de beaucoup de nos contemporains? Dieu deviendrait alors vraiment inutile...

4. Inutile parce que nous l'aurions remplacé ! Et c'est le quatrième soupçon qui mine notre monde contemporain. Et même plus qu'un soupçon - c'est la prétention et la fierté de remodeler le monde de la nature et celui de l'homme. les Anglo-saxons ont d'ailleurs inventé le mot : "Playing God" - *jouer au bon Dieu* ! Cette légitime fierté se double pourtant, jusque dans les milieux les plus responsables, d'un certain désarroi. A la naïve et euphorique certitude des années d'après guerre, a bientôt

succédé le choc des crises diverses s'abattant comme autant de vagues sur la communauté des humains à peine nouée planétairement : apocalypse nucléaire, limites de la croissance, technologie débondée, dégradation de nos environnements, explosion démographique, effondrement économique mondial, chômage structurel généralisé, pauvreté, famines - toutes ces menaces profondes et aveugles sur l'homme et sur ce grand village qui s'appelle notre Terre.

Aujourd'hui ce sont les performances biomédicales qui suscitent à la fois l'intérêt mais la perplexité aussi et appellent le développement d'une discipline radicalement nouvelle - la bioéthique, et la mise sur pied de cellules d'évaluation de nos technologies, les *Offices of Technology Assessment*. C'est qu'en effet si performantes soient-elles, science et technologie ne sont pas spontanément programmées pour garantir la réussite et donc le bonheur de l'homme. Remarquables instruments de connaissance et d'efficacité, elles ne possèdent en elles-mêmes aucune indication de finalité, aucun mode d'emploi quant à leur utilisation au service de l'humanité. La même énergie nucléaire produit la bombe au cobalt au bénéfice des cancéreux, et la bombe atomique qui détruit Hiroshima... - "Avec toute votre science, qu'allez-vous faire de nous ? Qu'allez-vous faire de nous?" C'est la question angoissée qui retentit aujourd'hui.

Une certaine idée de l'homme

Il y a quelques années, le président de la République Française avait demandé à trois biologistes un rapport sur les promesses et les retombées sociétales des sciences biomédicales. François Gros, François Jacob et Pierre Royer, trois scientifiques patentés, ont remis un imposant rapport, solide et sereinement technique, de quelque trois-cent pages. Il se clôturait par ces mots : "Ce n'est pourtant pas la biologie qui nous apprendra beaucoup sur l'utilisation des technologies biomédicales au service de l'homme, car après tout l'ADN de la bactérie n'est pas fondamentalement différent de celui de l'espèce humaine. C'est plutôt une certaine idée de l'homme qui devrait nous aider à savoir comment utiliser la biologie à son profit..."

"Une certaine idée de l'homme" ! Or cette idée est étrangère à la science; elle nous vient d'un ailleurs de la science - de nos traditions culturelles, de la philosophie, de l'anthropologie, de nos Weltanschauungen, de nos sagesses, d'une "foi", de La Foi...

Je rappelais à l'instant que le néopositivisme croit pouvoir dispenser de la fonction explicative de la foi religieuse (ce qui est parfaitement légitime, car c'est la science qui "explique" les choses); s'il va jusqu'à mettre en question la légitimité du transcendant et prétend rendre compte de l'origine même de l'idée de Dieu; si la performance technologique tend à rendre superflu le recours à Dieu dans la sphère pratique de l'existence, forte qu'elle est de son propre pouvoir de maîtrise et d'intervention, la question de Dieu retrouve toute sa pertinence, dans l'urgence où nous sommes, du fait même de l'accélération technoscientifique, de repenser le problème des fins, des pourquoi ultimes, du sens de la vie, de l'orientation à tout l'effort de la technoscience, - et cela non seulement pour chacun d'entre nous en particulier, mais pour la société dans son ensemble et l'histoire ouverte devant l'humanité.

C'est la recherche de cette *certaine idée de l'homme* qui m'amène à consacrer quatre chapitres de mon petit bouquin à traiter de l'origine et du devenir de l'homme, des conditions de son émergence, de la place qu'il occupe dans la nature, du sens de cette exceptionnelle aventure. Il est le produit d'une longue évolution, germé d'une matrice animale, indubitable primate, biologiquement proche des babouins, ouistitis et chimpanzés, mais un primate-pas-comme-les-autres : une nouvelle espèce de

vie, une originalité biologique foncière, un règne nouveau. Une "coupure anthropologique" caractérise son émergence. En lui, l'instinct reflue au bénéfice de l'acquis, le biologique est désormais relayé par le culturel. L'étincelle de l'intelligence, la réflexion, la reconnaissance de l'autre comme personne, la capacité artisanale, le langage, la faculté de symbolisation, le sens de la prévision et dès lors de la responsabilité en font, au sein du monde un animal très particulier : un animal raisonnable, un animal éthique... Il est le seul à dire Je et Tu, à faire de la mathématique, à s'interroger sur ce qu'il est opportun d'entreprendre, sur le bien et le mal; le seul à prétendre construire de sa tête ou de ses mains un univers meilleur; le seul à se laisser bercer des rêves de l'amour.

Ce primate au gros cerveau, aux deux mains agiles, s'est mis debout sur les membres inférieurs. Et ce redressement postural est beaucoup plus qu'un changement d'axe - c'est une révolution copernicienne dans le monde des vivants. La verticalité confère à l'être humain une face et du même coup un visage, animé de la lumière du regard - de deux regards même, celui qu'on accorde et celui qu'on reçoit. C'est la racine anthropologique de la reconnaissance intuitive du quant-à-soi, de l'épaisseur métaphysique et de la dignité humaine, appréhendée et reconnue spontanément au simple contact visuel d'un "semblable".

Le redressement postural change toute la sexualité. Il donne à l'homme et à la femme visage et expression; la caresse du regard et celle de la main, la lumière du sourire sont désormais possibles. L'intimité sexuelle elle-même se charge d'une qualité radicalement nouvelle, depuis que, en s'approchant, les partenaires s'offrent leur visage, et peuvent se dire des mots d'amour; et que la co-adaptation et le mutuel désir des zones érogènes, largement situées dans le plan frontal, jouent entre des êtres qui se font face, capables d'échanger dans un même mouvement la chaleur de leur étreinte physique, le sourire de leur âme, la flamme de leurs yeux, la tendresse de leur expression verbale et la pointe de leur conscience. Avec l'espèce humaine, le rut est devenu communion amoureuse, la reproduction s'appelle désormais génération, l'élevage de la couvée est élevée au rang de fonction éducative.

Une certaine idée de l'homme ... Nous parlions, il y a un instant d'un certain désarroi où nous jettent les extraordinaires possibilités et performances de notre technoscience, notamment dans ses applications à l'espèce humaine. Faute de posséder son propre mode d'emploi, il lui faut se laisser orienter par une conception de l'homme et de la société que nous souhaitons promouvoir. Acharnement thérapeutique, procréation assistée avec ses multiples variantes (insémination artificielle hétérologue, FIVETE, ICSI - intracytopl. Spermatozoïde injection, don d'ovule, utérus de louage...), xénotransplantations, greffes de tissus foetaux, clonage, utilisation de cellules-souche et expérimentation embryonnaire, génie génétique, manipulation du comportement : qu'est-il, non seulement possible de réaliser, ou même efficace, mais opportun, judicieux, souhaitable de tenter, au nom du véritable bien intégral du sujet humain et de la société ? C'est toute la question bioéthique si profondément actuelle et urgente, qui mobilise tant d'instances privées, professionnelles, nationales et internationales de par le monde. Elle est à la une de nos quotidiens et de nos magazines, elle crève nos écrans de Télévision. Elle retient les commissions hospitalières, universitaires, celles de nos Ordres des médecins, du Conseil de l'Europe et des Nations Unies, elle bouleverse le programme de nos assemblées parlementaires.

J'ai parlé d'une certaine idée de l'homme, hétérogène à la seule science, mais véhiculée par nos Weltanschauungen, nos traditions culturelles, nos sagesses, nos diverses "fois"

religieuses. Je viens d'évoquer la nature particulière du vivant humain, la dignité qui lui est attachée en tant qu'être personnel. Mais je pense sincèrement qu'une saine vision de la création judéo-chrétienne nous apprend davantage encore que ce respect, qui nous invite à ne pas le traiter comme un simple objet biologique. A s'en tenir là, nous pourrions être tentés de n'y pas toucher, de ne rien tenter, de renoncer à intervenir sur une nature considérée comme sacrée et intangible. C'est l'attitude radicale de certains, Mormons ou Adventistes du 7ème jour, qui refuseront même une simple transfusion sanguine ! Sans verser dans ces extrémités, beaucoup de Chrétiens se montrent traditionnellement timides, voire franchement réticents, vis-à-vis du progrès scientifique et de ses applications technologiques. Les exemples sont légion d'une crainte, sinon d'une sourde hostilité vis-à-vis de la recherche et du discours scientifique, davantage encore à l'endroit de ses prétentions transformatrices.

Mains tendues qui ne se touchent

Une juste intelligence de la création judéo-chrétienne corrige ce regard d'inquiète méfiance. En saine théologie chrétienne, le monde créé est un monde profane. Il sort des mains de Dieu sans doute, mais il n'est pas habité par les dieux. Jupiter, Ouranos, Déméter et Vulcain, Eole, Gè, Zeus et Proserpine - les dieux des sources, des arbres, de la mer et du feu - sont les dieux du panthéon païen. En régime judéo-chrétien, le monde créé n'est pas habité par les dieux, il est profane, le don de Dieu à l'homme pour que nous l'habitons, le cultivions et le gérons pour la vie, le bonheur et la promotion de la famille humaine - qui est celle de Dieu. Comme ces réalités créées sont profanes et non habitées par les dieux, elles ne sont pas intangibles. Nous en avons la gérance, nous sommes invités à les habiter, elles nous sont remises pour que nous les exploitions, non pas dans le caprice sauvage et frivole bien sûr, mais en esprit de service responsable pour la joie, la santé et le bonheur du plus grand nombre.

Le monde créé, avec toutes ses ressources, est à nous. Il est nôtre. Il nous est confié pour que nous le préparions pour sa mue définitive, dans les cieux nouveaux et la terre nouvelle profilés au-delà de l'histoire. Il nous revient de prolonger la création : nous sommes en réalité co-créateurs avec Dieu. *Playing God ?* Jouer au bon Dieu ? En un sens, en un sens tout différent, oui, c'est notre vocation. Vous connaissez le mot d'Olderlin : Dieu a créé le monde, comme la mer crée le rivage, en se retirant. Il nous offre le relais.

C'est peut-être ce que veut suggérer l'illustration de la jaquette de mon petit livre, ainsi que l'a aimablement conçue les artistes des Editions Racine. Regardez ces deux mains qui se cherchent et s'approchent, celle de Dieu et celle d'Adam. La main de Dieu ne prend pas, elle n'empoigne pas, elle n'est pas possessive, elle n'écrase ni ne contraint. Elle suscite, elle éveille plutôt, elle invite dans le respect et une fervente espérance... Les deux index vont se toucher, on dirait qu'une secrète énergie passe de l'un à l'autre, comme une initiation et le relais d'une tâche à poursuivre. Rien en tous les cas d'une prise en main, d'une main mise, d'une main forcée...

Audace responsable

Le Concile Vatican II nous conforte dans cette perspective quand il écrit : "la recherche, dans tous les domaines du savoir, ne sera jamais opposée à la foi, pourvu qu'elle soit menée de manière vraiment scientifique. Les réalités profanes et celles de la foi trouvent leur origine dans le même Dieu. C'est le même Dieu qui a créé l'Univers et notre intelligence fouineuse et critique. Loin de fuir ou de désertier le monde de la connaissance et de la recherche, il revient au chrétien de l'occuper.

Les valeurs évangéliques nous recommandent l'amour de Dieu et du prochain, le respect des pauvres et des petits, la gratuité, la confiance, l'abandon à la Providence, la valorisation

des talents, l'industriosité, la prudence aussi... Dans les Evangiles il n'est sans doute pas question de greffes d'organes, de clonage ou de manipulation génétique. Mais j'y lis qu'il est des autres neuves dans lesquelles il ne faut pas verser de vieux vin ; que le Christ se montre étonnamment libre vis-à-vis de la tradition qui n'est pas un caillou stérile, mais un trésor où découvrir sans cesse de l'ancien et du nouveau. Il nous rappelle sans cesse que le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Saint Paul nous invite à l'audace : "tout expérimenter, mais ne garder que ce qui est bon..."

La terre est profane, elle n'est pas habitée par les dieux, elle est nôtre : il n'y a dès lors pas de tabou sacré ou de mystérieux interdit. C'est en germe depuis toujours, la justification du projet de science et de technologie. "Le sixième jour, Dieu créa l'homme : mâle et femelle, il les créa. Il leur dit : Soyez féconds; remplissez la terre et dominez-la. Il estima que c'était très bon..."

Je viens de prononcer deux mots, audace et prudence ; ils me paraissent essentiels et ils les faut accoupler: audace responsable. D'aucuns ont parfois l'impression que l'Eglise en ces matières de science, de recherche, de technologie, n'aurait qu'à proposer des interdits, des "non" ou du moins des caveat. Or avant les caveat et les anathèmes, il y a surtout à entendre les "oui" de Dieu, les paroles de réconfort et de bénédiction qui sont les toutes premières jamais prononcées sur le couple humain et sur les "choses visibles"? "Dieu vit que cela était bon, très bon..."

La première grande lutte de l'Eglise au IVe siècle le fut pour l'honneur de la création matérielle. Nous avons parfois oublié que c'est là l'origine du premier article de notre Credo hérité du Concile de Nicée : "Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles..." Il s'agissait à l'époque de sauver la terre et la vie de l'anathème qui les menaçait, de protéger tout le Christianisme de la fausse piste sur laquelle il risquait de s'engager à la suite de philosophies qui récusait la matière, la vie biologique, le mariage. Le premier grand combat doctrinal de notre Eglise, à l'origine de son histoire, n'a pas été contre les négateurs de Dieu, ; sa première victoire, aujourd'hui un peu oubliée, a consisté non pas à confesser le Seigneur du ciel, mais à sauver la réalité de la terre, c'est à dire, finalement le respect de la matière, la valeur du corps, la sainteté du mariage, le prix et la bonté de la vie. "Créateur des choses visibles et invisibles, de la terre comme du ciel" - En confessant depuis Nicée ce dogme fondamental, la foi chrétienne proclame que le monde de la matière et l'univers de la vie sont dons de Dieu; que le corps est autant que l'âme geste de sa munificence et instrument de sa grâce; que les réalités sensibles et charnelles sont porteuses de sa tendresse et susceptibles de nous hisser jusqu'à lui; qu'il n'y a qu'un seul chemin qui mène au ciel, celui que les hommes arpentent avec leur corps d'argile, et que la terre, avec toute sa richesse, et ses ressources à inventorier, ses lois à décoder, avec l'expérience, le charme et la chaleur qu'elle manifeste, et les énergies qu'elle recèle, est le véritable atelier du paradis.

Sur Teilhard

Dieu, hypothèse inutile ? - L'hypothèse, je la vois plutôt comme indispensable : une hypothèse sans laquelle je ne comprends plus rien, dans l'absurdité d'un monde construit pour la mort et le chaos ; une hypothèse sans laquelle nous risquons de nous enfoncer dans une jungle de violence et d'irrespect, un monde d'objets, livré à la pure efficace utilitariste; une hypothèse sans laquelle j'étoufferais sans oxygène sous un ciel décidément trop bas, dans un univers proprement in-sensé, parce qu'il n'a pas de sens. Hypothèse indispensable aussi, si nous voulons échapper à la mortelle alternative entre une

technoscience débondée, irrespectueuse de la société et des personnes humaines, et le défaitisme des moratoires craintifs, indignes d'être intelligents et responsables. Je pense parfois qu'une vision chrétienne des choses contribue à sauver la technoscience elle-même de son désenchantement comme de ses dérivés, exerçant à son propos un ministère d'authentique rédemption.

Je ne vous ai pas dit, mais vous l'avez deviné, ce que ma réflexion devait à la pensée de Teilhard de Chardin. Tout au long des divers chapitres je n'ai pas caché ce que mon parcours de scientifique, de chercheur et de pauvre croyant devait à son amitié, voire à sa fraternelle guidance au début de ma carrière académique. Je l'ai personnellement connu au cours des années 40 et jusqu'à sa mort. En guise de postface, j'ai tenu à évoquer son profil et à retracer quelques aspects de sa personnalité telle que je l'ai perçue. J'y rappelle même quelques souvenirs très personnels et une des toutes dernières correspondances à la veille de son décès, autour d'un projet que nous avons ensemble mis sur pied.

Un dernier mot : comme Teilhard qui se disait "enfant du ciel - par éducation, enfant de la terre - par vocation", comme lui, scientifique, croyant et même prêtre jésuite, j'ai essayé dans ce livre de confronter les vraies questions telles qu'elles se posent au chercheur ou à une mentalité moderne informée de science, avec la foi ou la tradition religieuse chrétienne qui m'habite. Paléontologiste de métier, longement investi dans les fouilles de terrain à la découverte de l'homme fossile, chargé des cours d'anthropologie et de questions-limites de la biologie à la faculté de théologie de l'U.C.L., j'ai beaucoup investi en Bioéthique. Ce sont les trois axes de réflexion que j'ai privilégiés dans ces quelques pages.

"Dieu, hypothèse inutile?" - J'entamais mon propos ce soir, en vous contant l'audience accordée par l'empereur Napoléon au marquis de Laplace venu lui présenter son *Traité de la Mécanique céleste* ... Il serait sans doute prétentieux de terminer cette causerie en vous citant le bref mot, adressé par courrier quelques jours plus tard par l'empereur à son ministre... : Napoléon le remercie de l'envoi du volume sur la mécanique céleste, et ajoute "Les premiers six mois sont je pourrai disposer seront employés à lire votre bel ouvrage..." - Je me rassure, car pour mon *modeste* petit bouquin il ne vous faudra pas autant !

Cahiers de l'Atelier

disponibles sur demande

- 📖 Cahier n°1 : Le personnalisme, humanisme de demain ?
par P. HARMEL
- 📖 Cahier n°2 : Individualisme ou Solidarité ?
par Ph. VAN PARIJS
& L'homme selon la Bible
par A.WENIN.
- 📖 Cahier n°3 : Evangile et politique
par P. ANSAY
- 📖 Cahier n°4 : Nation et Humanisme
par A.-P. FROGNIER
- 📖 Cahier n°5 : Aux racines de l'humanisme européen
par R. REZSOHAZY
- 📖 Cahier n°6 : *Doc. de trav.* "MOUNIER", intégré dans le Cahier n°7)
- 📖 Cahier n°7 : « Spécial MOUNIER »
par V. TRIEST et F. GOFFINET
- 📖 Cahier n°8 : L'homme et l'argent
par N. BARDOS-FELTORONYI
- 📖 Cahier n°9 : Mutations économiques : défis aux citoyens et aux politiques
par A. LAMFALUSSY
- 📖 Cahier n°10 : Economie de marché et autorité publique
par Ph. MAYSTADT
- 📖 Cahier n°11 : Le Bien commun
par Ricardo PETRELLA

Renseignements sur l'Atelier :

- V. TRIEST, 4 rue de Vismes, 1348 LOUV.-LA-N^{VE}
☎ 010/45.52.50
- B. MANGELINCKX, 22 Cours du Bia Bouquet ,1348 LOUV.-LA-N^{VE}
☎ 010/45.28.34
- D. DUSTIN, 3 rue des Annettes, 1348 LOUV.-LA-N^{VE}
☎ 010/45.04.94
- C. LEROY, 42-B rue Haute, 1348 LOUV.-LA-N^{VE}
☎ 010/45.18.34

Prochains rendez-vous :

- 14 mars** : conférence sur l'euthanasie (L. CASSIERS v. p. 1)
- 26 avril** (à confirmer) : présentation de *Plus est en l'homme* et table ronde sur l'humanisme au XXI^e siècle (v. p. 1)
- 9 mai** : « Maître et disciple de soi-même » (G. CORNEAU)

Editeur resp. : Bernard Mangelinckx